



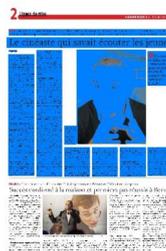
Le FFFH porté plus haut par ses invités

Le rideau s'est baissé en beauté hier soir sur la 13^e édition du Festival du film français d'Helvétie. Le sourire était sur toutes les lèvres, à commencer par celles des organisateurs. Avec 16 500 festivaliers au compteur, le FFFH poursuit son ascension en termes de fréquentation. La limite supérieure est presque atteinte à Bienne où les salles du Rex peineraient à accueillir davantage de cinéphiles.

Ce qui réjouit particulièrement le directeur du FFFH Christian Kellenberger? Le succès remporté à Berne où 1500 personnes ont assisté aux 15 projections du week-end. Pour cette première en terres bernoises, le pari est donc gagné. En voilà une bonne nouvelle, tant pour le cinéma français que pour le bilinguisme cantonal fortement mis à mal ces derniers mois, surtout depuis le départ annoncé de Moutier...

Les sourires illuminaient aussi les visages des festivaliers qui ont goûté, à leur juste valeur, à la chaleur, à la disponibilité et à l'accessibilité des invités de cette édition. Celle-ci a été portée par la venue à Bienne, durant trois jours, de l'acteur Kad Merad qui a su charmer les Biennois par sa simplicité, son authenticité et sa sympathie. Parce qu'il aime les gens et les rencontres, il s'est prêté de bon gré aux photos et a su jouer à merveille son rôle d'ambassadeur du 7^e art.

Plus encore que de multiplier le nombre de projections, une petite touche supplémentaire de célébrités d'un tel calibre permettrait au festival de grandir encore. Mais cette fois, du côté de sa renommée.



FFFH Lauréat de la Palme d'or à Cannes en 2008, Laurent Cantet a présenté à Bienne son nouveau film, «L'atelier», une plongée captivante dans le quotidien d'un cours d'écriture pour jeunes en difficultés qui se transforme en un thriller haletant. Rencontre

Le cinéaste qui savait écouter les jeunes

DIDIER NIETO

Sans chercher à faire injure aux autres invités du FFFH, Laurent Cantet était probablement l'hôte le plus prestigieux de cette 13e édition. Le cinéaste est l'un des rares réalisateurs français en activité à avoir été couronné à Cannes. Seuls Abdellatif Kechiche – distingué en 2013 pour «La Vie d'Adèle» – et Jacques Audiard – récompensé en 2015 pour «Dheepan» – font aussi partie du club. Laurent Cantet, lui, a été sacré en 2008 pour «Entre les murs», immersion captivante dans le quotidien d'une classe de la banlieue parisienne. «Ça commence à remonter», sourit le réalisateur de 56 ans. «Mais ce fut un moment formidable, inoubliable. La Palme d'or m'a donné une certaine liberté dans mon travail, mais elle n'a jamais été lourde à porter. D'ailleurs, le film qui continue le plus à me coller aux baskets reste mon tout premier, «Ressources humaines». C'est agréable de se rendre compte qu'un film n'efface pas l'autre.»

Effrayant et fascinant

Ce week-end, Laurent Cantet était à Bienne pour dévoiler son huitième long-métrage, «L'atelier». Le cinéaste se plonge dans un cours d'écriture pour adolescents en difficulté à La Ciottat, une petite ville portuaire près de Marseille. Encadré par une écrivaine renommée, Olivia, le groupe travaille à la rédaction d'un roman noir. Rapidement, Antoine se met à dos tous ses camarades à force de provocations,

de commentaires racistes et de réactions violentes. Olivia peine à gérer le jeune homme qui l'effraie autant qu'il la fascine.

Dans «Entre les murs», Laurent Cantet promenait sa caméra sur l'ensemble de la classe. Dans «L'Atelier», il délaisse peu à peu cette approche globale pour se focaliser sur la relation ambiguë qui naît entre Antoine et Olivia. Le film, qui prend d'abord des airs de docu-fiction, se transforme dans sa seconde partie en un thriller de haut vol. «J'aime explorer de manière précise la complexité de notre monde. Mais j'essaie tout de même que le message du film soit porté par le romanesque», explique le réalisateur.

Parole aux jeunes

Laurent Cantet a écrit les premières lignes de «L'atelier» il y a... 17 ans. A la base, le cinéaste s'intéressait au rapport que les jeunes de La Ciottat entretenaient avec l'ancien chantier naval, dont la fermeture quelques années auparavant avait été vécue comme un traumatisme dans la région. L'atelier d'écriture, qui avait vraiment existé dans la commune, figurait déjà au cœur du scénario. «Mais j'ai abandonné le projet car je n'avais pas trouvé le bon angle pour le traiter.»

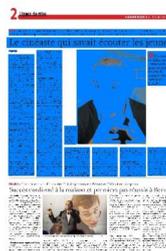
L'idée a refait surface récemment, lorsque Laurent Cantet a de nouveau eu envie d'écouter les jeunes, «mais cette fois pour qu'ils me décrivent leur rapport au

monde compliqué qu'on leur laisse». «J'ai le sentiment que beaucoup de jeunes n'ont pas de perspectives, ils n'arrivent pas à se projeter et ils se sentent laissés-pour-compte. Ce n'est pas forcément nouveau, mais ça me semble plus fort qu'auparavant», témoigne le cinéaste. Son film est aussi ancré dans la réalité des attentats de Charlie Hebdo, du Bataclan et de Nice. «L'autre aspect qui m'intéressait était de savoir comment ils vivaient la violence dans laquelle nous sommes tous englués.» Lieu de «réflexion et de discussion», l'atelier d'écriture de La Ciottat est devenu le décor idéal pour cristalliser ces problématiques.

Dans le film, Laurent Cantet affiche rapidement les penchants d'Antoine pour les discours d'extrême-droite. «Cet extrémisme est malheureusement une composante de notre société. Un gros pourcentage des électeurs du Front national sont des jeunes. Et j'essaie de comprendre pourquoi», explique-t-il. D'après les témoignages que le cinéaste a lui-même récoltés, cette attente pour les extrêmes se construit sur le désarroi, la solitude et l'ennui. «Or, pour quelqu'un qui a

l'impression de compter pour beurre, la promesse de jouer un rôle qui a de la valeur est efficace.»

Si Antoine représente une partie de la jeunesse française, le personnage d'Olivia illustre au contraire une classe plus intellectuelle qui a du mal à se con-

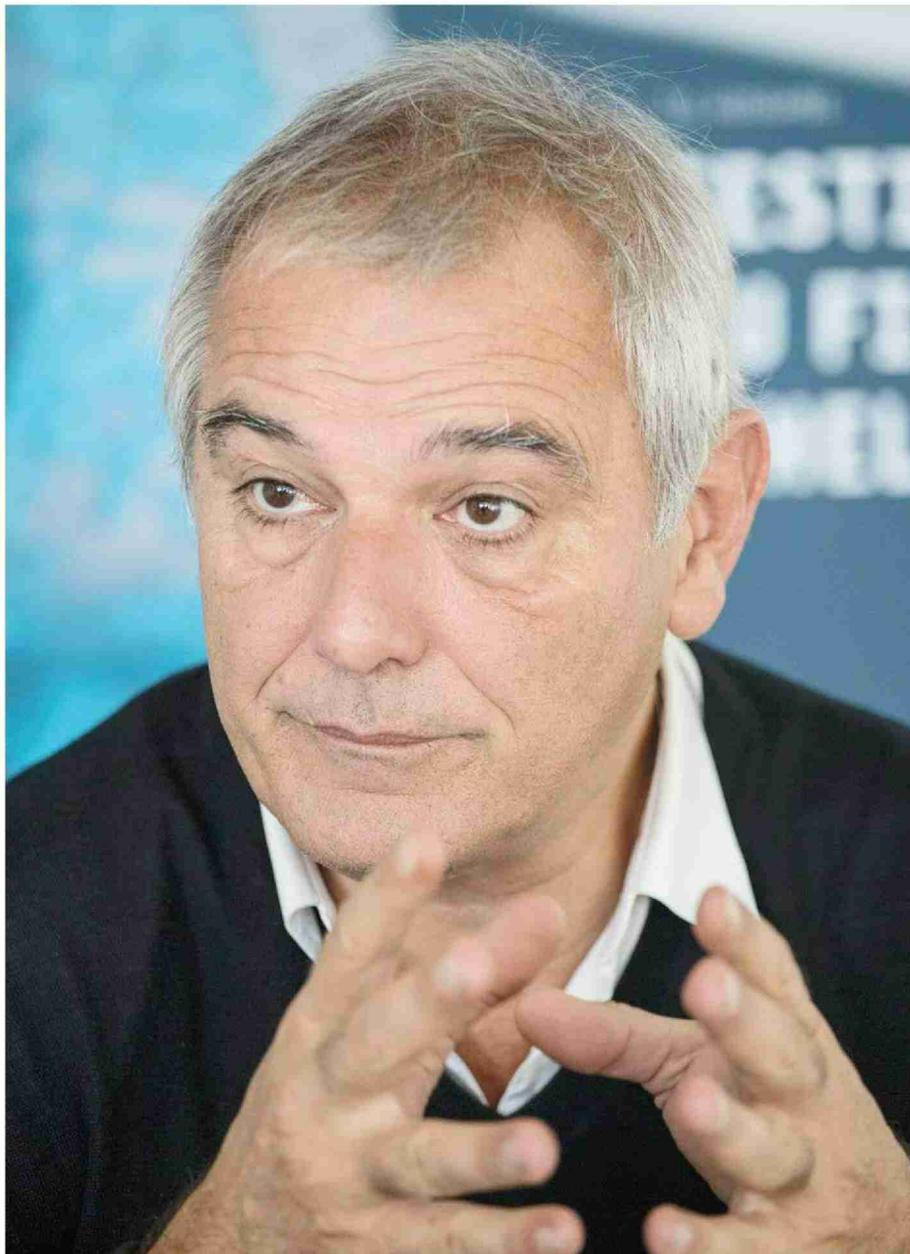


necter avec cette jeunesse. *«Elle montre cette impuissance à agir sur la société de ceux qui sont de gauche ou qui défendent un idéal humaniste. Elle me rappelle aussi un peu ma position. On a beau avoir envie de faire avancer la société, on ne sait pas toujours par quels bouts prendre les choses pour y parvenir.»*

Amateurs bluffant

Brillant et pertinent, «L'atelier» a la particularité d'être interprété par des comédiens amateurs – à l'exception de Marina Foïs qui joue Olivia. L'ensemble frappe pourtant par sa justesse et son naturel, en particulier dans les scènes de joutes verbales au sein de l'atelier.

«Pour obtenir le résultat que l'on voit à l'écran, nous avons énormément répété et discuté des questions soulevées. Je voulais que les jeunes formulent les choses comme eux les auraient exprimées, et non comme je les ai écrites», révèle Laurent Cantet. Son film sortira sur les écrans romands le 11 octobre.



« L'extrémisme est hélas une composante de notre société. J'essaie de comprendre pourquoi. »

LAURENT CANTET
RÉALISATEUR

Laurent Cantet est l'un des rares réalisateurs français en activité à avoir décroché la Palme d'or.

PATRICK WEYENETH



BILAN La 13e édition du FFFH a attiré 15 000 spectateurs à Bienne et 1500 à dans la capitale Succès confirmé à la maison et premiers pas réussis à Berne



Le 13e FFFH a atteint tous ses objectifs, se réjouit Christian Kellenberger.

STEFAN LEIMER

Le nombre 13 a porté bonheur au FFFH. La 13e édition du festival s'est achevée hier soir sur un «*excellent bilan, tant sur le plan de la quantité que sur celui de la qualité*», se félicite son directeur Christian Kellenberger, en partageant immédiatement les lauriers avec toute son équipe. La cinquantaine de films projetés à Bienne – «*la programmation était l'une des plus belles que nous ayons eue*» – ont attiré 15 000 personnes. Une affluence en hausse par rapport à l'année passée (14 500 spectateurs). «*Passer la barre des 15 000 festivaliers était un objectif affiché depuis plusieurs années. C'est donc une grande satisfaction d'y être parvenu. Mais je ne pense pas qu'il existe désormais beaucoup de marge de progression à Bienne*», commente le directeur.

Première encourageante à Berne

Parallèlement à ce succès dans la cité seelandaise, le FFFH a aussi réussi son

incursion à Berne, où il déployait ses ailes pour la première fois. Les 15 projections organisées dans la capitale ont attiré 1500 personnes. «*Soit environ 100 spectateurs par séance, c'est l'objectif que nous avons visé*», relève Christian Kellenberger, sans toutefois dissimuler son soulagement: «*Les préventes de billets étaient mauvaises et n'auraient vraiment rien de bon. A Berne, il n'y a pas encore cette culture de la réservation qui existe à Bienne, ce qui est normal pour un événement nouveau.*»

Privilégiant la spontanéité, les spectateurs ont principalement répondu présent pour les films suivis d'un podium de discussion. Accompagné par sa réalisatrice Blandine Lenoir, le film «*Aurore*» a notamment attiré 300 spectateurs samedi soir. Pour rappel, cette antenne bernoise était la première étape d'un projet-pilote qui durera trois

ans. «*Nous avons encore deux ans pour positionner le FFFH dans la capitale, où la population francophone ne dépasse pas 5%*», rappelle le directeur. «*C'est comme organiser un festival du film allemand à Genève.*»

Kad le déconneur et TV5

La réussite de ce 13e FFFH n'est entachée d'aucun bémol. «*Il n'y a pas eu de problème technique ou autre, et nous n'avons déploré aucune défection*», assure Christian Kellenberger, qui souligne au contraire les bons échos reçus

des spectateurs, mais aussi des invités. «*Kad Merad était enchanté de l'accueil qu'il a reçu.*» Le directeur gardera d'ailleurs lui aussi un souvenir particulier de l'acteur français. «*Nous avons déconné ensemble pendant dix minutes sur la scène du Rex avant la projection de «La Mélodie», c'était extraordinaire. J'ai été bluffé par sa simplicité et sa gentillesse. Et comme il a été ravi de son passage à Bien-*



ne, ce sera un ambassadeur du FFFH important pour la suite.»

Autre présence saluée à Bienne: celle de TV5 Monde. «Nous avons un partenariat avec la chaîne pour la première fois», explique Christian Kellenberger. TV5 Monde, qui touche 250 millions ménages francophones aux quatre coins du globe, a diffusé à plusieurs reprises la bande-annonce du FFFH et proposera aussi un compte-rendu du festival. «Ce n'est pas ça qui nous permettra d'attirer des spectateurs en plus, mais en terme de rayonnement international, c'est formidable.» **DNI**



«PETIT PAYSAN» L'acteur Swann Arlaud et le réalisateur Hubert Charuel ont présenté leur film dimanche à Bienne Le monde paysan comme personnage à part entière



Hubert Charuel et Swann Arlaud sont devenus très complices. MEYERKANGANGI/FFFH

«Petit paysan» est sorti dans les salles romandes début septembre déjà. Depuis lors, la critique ne cesse d'encenser, à juste titre, le premier long-métrage d'Hubert Charuel, dans lequel Swann Arlaud partage l'affiche avec 30 vaches. Le duo était de passage à Bienne hier, invité par le FFFH.

«Choisir de tourner une fiction sur le monde paysan était un peu ma manière de reprendre la ferme parentale et de lui dire adieu», confie le réalisateur dont les parents sont éleveurs laitiers. Dans «Petit paysan», on découvre Pierre (Swann Arlaud) confronté à l'arrivée d'une épidémie au sein de son troupeau. Le réalisateur a choisi la fiction, et non le documentaire, car il voulait sortir de la représentation classique du monde rural. «Je ne voulais pas qu'il ne serve de décors, mais soit un personnage à part entière», souligne le réalisateur. «Je voulais montrer une histoire d'amour entre un homme et ses animaux.»

L'acteur Swann Arlaud est très en-

thousiaste en évoquant ce film et le tournage dans la nature. «J'ai eu un plaisir immense à découvrir le monde rural et le travail avec les animaux. Tourner ce film a été une des plus belles propositions que j'ai eues dans ma vie», s'exclame-t-il. Pour «faire les bons gestes», l'acteur de 35 ans a effectué un stage de trois semaines chez des cousins paysans du réalisateur. Durant le tournage, c'est d'ailleurs Swann Arlaud qui a aidé le petit veau à naître.

«Le vêlage faisait partie du film. On l'a guetté plusieurs jours et lorsque c'est arrivé, on a tout lâché pour tourner cette scène. Nous avons vécu des moments incroyables que je n'oublierai jamais», poursuit l'acteur.

Lorsque Swann Arlaud a lu le scénario de «Petit paysan», il s'est tout de suite imaginé camper Pierre. «J'ai aimé ce passage entre les genres: la tension omniprésente, les moments comiques et d'autres plus oniriques. J'ai eu

beaucoup de bonheur à faire ce film dans lequel j'ai retrouvé au final les émotions de la première lecture.»

Hubert Charuel avait envie d'être sincère et juste dans «Petit paysan». Dans son idée, il voulait que le héros ne soit pas un acteur professionnel: «Mais Pierre apparaît quand même dans 98% des scènes. Alors j'ai dû admettre que seul un comédien ferait l'affaire.» Mais pas n'importe lequel. «J'ai choisi Swann car c'est le seul acteur à m'avoir tout de suite dit que s'il avait le rôle, il de-

vrait effectuer un stage à la ferme. Il a fait toute la différence.» Durant le tournage, les principales difficultés étaient liées aux vaches. «C'est dur de diriger 30 laitières de 500 kg», rigole le réalisateur. Plus sérieusement, il a craint que certaines choses se passent mal: «On n'était pas à l'abri que le veau meure à la naissance. De manière générale, il y a beaucoup d'imprévus avec les animaux.» Quant à Swann Arlaud, il avoue que la période la plus dure liée au



tournage a été sa préparation physique: *«Je suis d'un gabarit plutôt maigre. Et j'ai dû prendre 10 kg pour être crédible dans mon rôle de paysan. Cela m'a pris cinq mois. Et c'était très désagréable.»*

Les deux hommes aiment les discussions avec le public *«car on a un retour direct et sincère»*. Ce qui les touche? *«Enormément de gens nous ont dit avoir été personnellement émus. Ils se sont reconnus dans le film. De tels retours justifient pour moi de faire ce métier»*, conclut Swann Arlaud. **MAS**



FFF L'acteur Kad Merad était à Bienne pour défendre le film «La Mélodie». Rencontre avec un homme ouvert et chaleureux

Kad Merad, le plaisir de la métamorphose

MARJORIE SPART



Kad Merad aime le contact avec les gens. Et cela se ressent d'emblée quand on est en sa présence.

PATRICK WILYENLTH

«Bonjour! Alors, parlez-moi de vous.» L'interview venait à peine de commencer que Kad Merad occupait déjà tout l'espace. «Eh bien oui, j'aime les gens et je m'intéresse à eux.» En moins d'une minute trente, et sans avoir encore pu lui poser la moindre question, l'acteur français avait déjà détaillé son dîner – à la Rotonde, «dans la grande salle parce que j'aime être entouré de monde»

– et était en train d'évoquer une colonie de kangourous vivant dans la forêt de Rambouillet, téléphone en main et Google à l'appui. «J'en ai croisé un, un jour, c'était très surprenant.»

Comment était-on arrivé sur ce thème? Mystère. Le sujet du jour était pourtant bien le film «La Mélodie», dans lequel il interprète Simon un prof de violon dans une classe de banlieue. Reprenons. Qu'est-ce qui a pous-

sé le joyeux Kad Merad à s'enfoncer dans un personnage discret, fermé, silencieux et sans relief? «C'est une question très intime que vous me posez là...» Après un bref silence taquin, il enchaîne: «Le rôle est magnifique, tellement à l'opposé de moi que je me suis dit que je n'y arriverais jamais. Face à ce défi, je ne pouvais que le relever.»

Transformation



Pour entrer dans son personnage, Kad Merad a dû non seulement réprimer ferme son tempérament enjoué, raser barbe et cheveux «pour se mettre à nu», mais il a surtout dû apprendre à jouer du violon. «Je devais être crédible en prof de violon. Avec l'aide d'un coach, je me suis exercé durant deux mois, plusieurs heures par jour. C'était très dur, car je parlais de zéro. Et la gestuelle autour du violon est très précise.»

Si l'acteur si dit aujourd'hui incapable de rejouer du violon, il évoque la puissance de la musique classique, notamment dans une scène où son personnage, joue devant les parents d'un élève. Une scène qui l'a beaucoup touché.

Quant au travail nécessaire pour entrer dans la peau de Simon, l'acteur laisse aussi planer un léger doute: «Cela fait partie

du travail d'acteur. Cela relève aussi de l'intime et je ne saurais expliquer comment je m'y suis pris. La seule certitude est que Rachid Hami m'a beaucoup aidé. Il était très exigeant et n'hésitait pas à me remettre à l'ordre quand je n'étais pas assez sérieux», rigole-t-il. «Comme j'aime mon métier, j'ai pris beaucoup de plaisir à faire ce film. C'est là l'essentiel.»

«Un film qui fait du bien»

Kad Merad a eu un véritable coup de cœur pour ce film universel et pour son jeune réalisateur Rachid Hami (lire ci-dessous). Voilà pourquoi il lui tenait à cœur de venir en personne le présenter au public, partout où il peut, comme à Bienne, dans le cadre du FFFH. «Je crois en ce film très réussi qui est porteur d'espoir et qui fait du bien.»

Ainsi, lors de sa présentation à

Venise, Kad Merad, Rachid Hami et deux des enfants du film – qui ne sont pas acteurs! – ont reçu un tonnerre d'applaudissements. «Cela a duré 15 minutes! C'était très émouvant, surtout pour les enfants qui n'ont jamais été ainsi mis sur le devant de la scène. C'était un moment magique.»

Kad Merad ne connaissait pas Bienne, mais était très heureux de découvrir la région. Venu en voiture et avec son épouse, il a passé trois jours sur place. «J'adore les montagnes qui bordent la ville. Je suis très nature. Je vais sûrement faire le tour du lac dimanche.» Pourquoi avoir choisi de voyager en auto? «En voiture, je choisis ma route, la musique que j'écoute et les endroits où je m'arrête. Je me sens totalement libre!»

Les enfants au centre de «La Mélodie»

Dans son premier long-métrage «La Mélodie», Rachid Hami s'est inspiré du programme Demos qui démocratise la musique classique dans les quartiers difficiles en France. Les jeunes apprennent à jouer d'un instrument et participent à un concert en fin d'année. «J'ai suivi le travail de cette association durant deux ans. Et j'ai trouvé génial de canaliser l'énergie des jeunes des cités dans la musique. C'est aussi une manière de valoriser les jeunes.»

Dans la même optique, Rachid Hami a choisi de tourner avec des enfants des cités, pas du tout acteurs, et qui ne savaient pas non plus jouer de violon. «Ils étaient très vrais. Et se sont montrés déterminés pour apprendre la musique. Les enfants peuvent tout!», s'enthousiasme le jeune réalisateur (30 ans).

Le choix de Kad Merad pour interpréter le prof de violon s'est imposé au réalisateur «car il est musicien. En plus, je ne le vois pas comme comique, mais comme acteur. De ce fait, il peut jouer tous les rôles, même ceux qui sont éloignés de lui.»

Mais comme le réalisateur voulait mettre



Rachid Hami, réalisateur. PW

en lumière les enfants, il a demandé à Kad de se rendre méconnaissable, de s'effacer dans un personnage sans relief – une performance qui porte pourtant à elle seule tout le film. «Il fallait oublier Kad pour que la vie soit amenée par les enfants et que ce soit eux dans la lumière.»

Rachid Hami dit avoir fait un film de genre centré sur l'humain. «Oui, on sait comment l'histoire va se terminer, que le concert aura bien lieu. Ce n'est pas là l'important: ce qui compte, c'est le chemin parcouru pour y arriver.»

Si le jeune homme se réjouit de l'accueil chaleureux reçu à Venise, il ne saura que le 8 novembre prochain, date de la sortie du film en France, si celui-ci touchera le public et s'il avait vu juste. «Juste-là, j'aurai peur tous les jours!» **MAS**



Invité vedette du FFFH, Kad Merad a fait le show



PATRICK WEYENETH

BIENNE Invité pour présenter «La Mélodie», l'acteur français a bluffé les festivaliers avec sa gentillesse et sa simplicité. La 13^e édition du FFFH s'est achevée hier soir sur un excellent bilan. Les séances à Berne, une première, ont attiré 1500 spectateurs.